



## ACTUALITÉ géopolitique

En 1946, les Soviétiques font tout pour faire oublier le passé allemand de Königsberg – Kaliningrad. La ville joue aujourd'hui sur ses deux identités.

# La mémoire trouée de KALININGRAD



AKC

Ci-dessus à gauche : la cité royale de Königsberg au XVIII<sup>e</sup> siècle, au temps où elle accueillait le couronnement des rois de Prusse (gravure sur cuivre de Johann Georg Ringlin, 1740).

A droite : les Soviétiques pratiquent une politique de table rase en matière d'urbanisme. La vieille ville fait place à la cité nouvelle, avec ses grands ensembles et ses froides avenues.



VLADIMIR PERVENTSEV/RIA NOVOSTI

**K**aliningrad, juillet 2005 : c'est le jubilé de la ville, que Vladimir Poutine choisit d'appeler « les 750 ans de Kaliningrad ». Pourtant, la région administrative russe de Kaliningrad n'a été créée qu'en 1946 par les Soviétiques... Ces derniers ont reconstruit la cité des bords de la Baltique sur les ruines de la ville allemande de Königsberg, fondée, elle, en 1255 par les chevaliers Teutoniques. N'est-ce donc pas plutôt l'anniversaire de Königsberg qu'il fallait célébrer ? Comment en est-on arrivé à cette absurdité mémorielle ?

En 1945, Königsberg (qui n'a jamais été russe) est sans aucun doute allemande. Cette ancienne cité royale accueille depuis 1701 le couronnement des rois de Prusse. Avec son université, son château et sa cathédrale élevés entre le XIV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, la ville natale d'Emmanuel Kant et de Hannah Arendt incarne un visage du rayonnement culturel germanique. Cependant, entre 1919 et 1939, la Prusse-Orientale, coupée du reste de l'Allemagne par le traité de Versailles, cristallise les ressentiments nationalistes.

Tout bascule à la fin de la Seconde Guerre mondiale quand s'effondre le III<sup>e</sup> Reich. En 1945, le centre historique de cette ville qui comptait 372 000 habitants en 1939 est détruit à plus de 90 % : d'abord sous les bombardements anglo-américains, puis

lors de l'assaut final des troupes soviétiques en avril. La population allemande qui n'a pas été évacuée ou n'a pas fui avant l'arrivée de l'Armée rouge est expulsée *manu militari* en 1947-1948, et entièrement remplacée par des « colons » en provenance de toute l'Union soviétique. A la conférence de Potsdam, Staline obtient le « transfert définitif à l'URSS » de ce port stratégique qui lui servira de poste avancé à l'ouest. Mais les nouveaux habitants, frappés par l'inquiétante étrangeté de cette ville en ruine, si peu russe et si peu soviétique, ont du mal à s'enraciner. Le pouvoir local et le pouvoir central de Moscou s'efforcent dès lors de les acclimater... Une politique de table rase en matière d'urbanisme liquide définitivement le patrimoine prussien et allemand de Königsberg. La nouvelle Kaliningrad ignore tout du tracé de la ville antérieure. Les vieilles rues gothiques ou Renaissance aux briques rouges caractéristiques font place aux grands ensembles et aux artères ventées typiques de la ville soviétique. Kaliningrad chasse Königsberg, qui devient une sorte d'Atlantide du Nord, une cité engloutie dans le maelstrom de l'histoire.

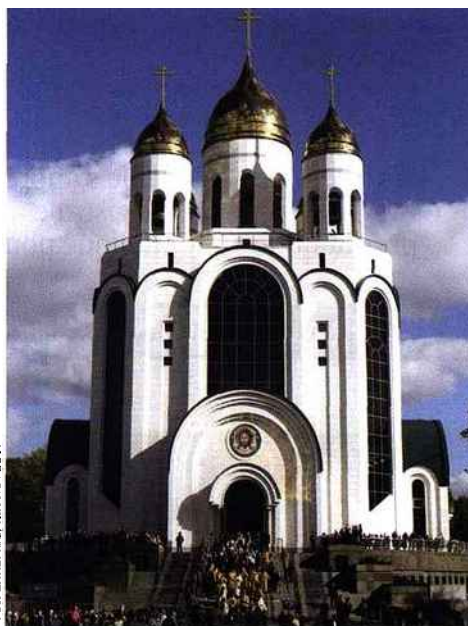
La césure – historique, démographique, sociale – semble absolue. D'autant que l'amnésie volontaire frappe également la mémoire culturelle de Königsberg. Tout l'effort de propagande porte

sur la « fabrique » de Kaliningrad comme avant-poste occidental de l'Union soviétique<sup>1</sup>. Le pouvoir russe fait ainsi de la « Grande Guerre patriotique » (la campagne soviétique contre l'Allemagne nazie) le socle fondateur de l'identité de la ville, transformant les Allemands en usurpateurs : dans les discours officiels, Königsberg devient une ville « maléfique », un « nid de guêpes prussien » ou un « sanctuaire de la clique des généraux allemands » et ses habitants sont taxés « d'ancêtres du fascisme » ou de « chiens de teutoniques ». Le symbole le plus fort de cette germanophobie reste le dynamitage des ruines du château royal prussien en 1969. Dans ce contexte, et jusqu'en 1990, les thèmes d'étude autorisés ne concernent que certains domaines précis, comme le développement de l'économie et de l'industrie socialistes.

Dans cette volonté d'effacer le passé allemand de la ville, les Soviétiques trouvent des alliés inattendus... en Allemagne. La RFA, tournée vers l'ouest, oublie bien vite Königsberg, tandis que la RDA diabolise la mémoire de la Prusse-Orientale : confondue dans la haine des Prussiens impérialistes et fascistes, la cité balte devient le berceau du mal absolu.

Cependant, et contre toute attente, les nouveaux habitants de la ville comprennent que le présent de Kaliningrad ne pourra se construire sans s'appuyer sur un héritage historique. Les mutations politiques survenues en URSS avec l'arrivée au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev et sa perestroïka amorcent un tournant à partir du milieu des années 1980. **Le château royal prussien a été dynamité en 1969**

Finalement, depuis que la Lituanie est redevenue indépendante en 1990, Kaliningrad est « physiquement » coupée du reste de la Russie. La ville constitue aujourd'hui une enclave russe au sein d'une Union européenne élargie – un casse-tête géopolitique international<sup>3</sup>. Qu'en est-il de l'identité de Kaliningrad au regard de cette nouvelle situation ? Et dans quelle direction la ville va-t-elle s'engager ? Encore aujourd'hui l'exercice libre de l'histoire s'avère périlleux en Russie. Et les évolutions récentes de Kaliningrad en matière d'architecture et d'aménagement urbain ont de quoi susciter la perplexité. Les choix politiques en effet ne font qu'accroître la confusion identitaire de la cité. Citons quelques exemples. En 1995, un référendum local a décidé de la construction d'une cathédrale russe orthodoxe dédiée au Christ-Sauveur sur la place de la Victoire préalablement débarrassée de sa statue de Lénine. Inaugurée en 2006 par Poutine lui-même, ce monument dépasse de loin en hauteur le *Dom* gothique allemand reconstruit au cours des années 1990. En 2005, c'est la porte Royale,



Inaugurée en 2006 par Vladimir Poutine sur la place de la Victoire débarrassée de sa statue de Lénine, l'immense cathédrale orthodoxe du Christ-Sauveur symbolise le changement de ton des politiques de la ville.



Kaliningrad est aujourd'hui une enclave russe au sein de l'Union européenne élargie.

elle en style néogothique prussien, qui a été restaurée pour servir d'emblème au jubilé. Elle symbolise la Königsberg allemande, avec ses statues des princes Hohenzollern (dont la famille régna à partir du xv<sup>e</sup> siècle sur le Brandebourg, puis sur le duché de Prusse). En 2005 également, dans un autre style, une colonne de la victoire célébrant la Grande Guerre patriotique a été inaugurée sur l'une des places centrales de la ville : il s'agissait donc cette fois de célébrer la naissance de Kaliningrad. De son côté, le chantier inachevé de la maison des Soviétiques emblématique à lui seul depuis vingt ans l'interruption brutale de l'expérience communiste...

La place de Königsberg demeure indécise en Russie, même si les dépliants font feu de tous les clichés folkloriques pour attirer les touristes, depuis les chevaliers Teutoniques jusqu'à la bière locale appelée « Ostmark », dont le nom évoque la « Marche de l'Est allemande ». A l'inverse, des figures intellectuelles comme l'écrivain et compositeur E. T. A. Hoffmann ou Hannah Arendt restent largement oubliées. Exception fameuse, Kant, le « bon Allemand » aux yeux des Russes, est « une sorte de cordon ombilical reliant les deux parties d'une même histoire, d'un même destin »<sup>4</sup>. Le fil est donc bien renoué, mais il reste fragile.

**Thomas Serrier**

Maître de conférences à l'université Paris-VIII et à l'université de Francfort-sur-l'Oder

**Notes**

1. Cf T Serrier, « Nier ou intégrer l'héritage allemand ? », « Villes baltes. Une mémoire partagée », *Revue germanique internationale*, novembre 2010, CNRS Éditions, 2010, pp. 223-236.
2. Cf E. Matthes (éd.), *Als Russe in Ostpreußen*, Ostfildern, édition Tertium, 1999.
3. Cf. F Tétard, *Géopolitique de Kaliningrad*, Presses universitaires de Paris-Sorbonne 2007 ; V. Du Castel, *De Königsberg à Kaliningrad*, L'Harmattan, 2008.
4. L'expression est d'Alexander Popadin, cité par P Brødersen, *Die Stadt im Westen*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008, p. 10